La Distance

Chez le même éditeur

DU MÊME AUTEUR

By Heart (Apprendre par cœur), 2015.

Bovary, 2015.

Tristesse et joie dans la vie des girafes, 2016.

Antoine et Cléopâtre, 2016.

Souffle (Sopro) suivi de *Sa façon de mourir*, 2018.

Iphigénie, Agamemnon, Électre, 2020.

Catarina et la beauté de tuer des fascistes, 2020.

Chœur des amants, 2021.

Dans la mesure de l'impossible, 2022.

Théâtre 2011-2015 : Tristesse et joie dans la vie des girafes | Trois doigts au-dessus du genou | Entre les lignes | Antoine et Cléopâtre | Bovary | Iphigénie, Agamemnon et Électre, 2023.

Hécube, pas Hécube, 2024.

SUR L'AUTEUR

MOHAMED, EL KHATIB, *Tiago Rodrigues, un discours de moins*, 2025.

TIAGO RODRIGUES

La Distance

Traduit du portugais (Portugal) par
THOMAS RESENDES

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Collection
« Domaine étranger »

dirigée par Alexandra Moreira da Silva

Titre original

A Distância

© Tiago Rodrigues, 2025

© 2025, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON

Tél. : +33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : +33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-786-8

*Ce texte a été créé en juillet 2025 au Festival d'Avignon
dans une mise en scène de l'auteur.*

Avec : Alison Dechamps et Adama Diop

Scénographie : Fernando Ribeiro

Costumes : José António Tenente

Lumière : Rui Monteiro

Musique et son : Pedro Costa

Collaboration artistique : Sophie Bricaire

Assistanat à la mise en scène : André Pato

Stagiaire à la mise en scène : Thomas Medioni

Production : Festival d'Avignon

Coproduction : Teatro Stabile di Napoli Teatro Nazionale (Naples) | Onassis Stegi (Athènes) | La Comédie de Clermont-Ferrand, scène nationale | Divadlo International Theatre Festival (Plzeň) | Le Volcan, scène nationale du Havre | Teatre Lliure (Barcelone) | Centro Dramático Nacional (Madrid) | Malakoff, scène nationale Théâtre 71 | Culturgest (Lisbonne) | De Singel (Anvers) | Équinoxe, scène nationale de Châteauroux | Points communs, nouvelle scène nationale de Cergy-Pontoise / Val-d'Oise | Piccolo Teatro di Milano Teatro d'Europa (Milan) | Maillon Théâtre de Strasbourg, scène européenne | NTCH Taiwan National Theatre and Concert Hall | Les Célestins, théâtre de Lyon | Théâtre du Bois de l'Aune (Aix-en-Provence) | Théâtre de Grasse, scène conventionnée d'intérêt national Art & Création | Scènes et Cinés, scène conventionnée d'intérêt national Art en territoire (Istres) | Le Bateau Feu, scène nationale de Dunkerque | Plovdiv Drama Theatre | Malta Festival (Poznan) | Espace 1789 (Saint-Ouen)

Pour Beatriz

ADAMA. – Début de message. Salut. Tout va bien ? J'espère que tout se passe bien. Ça fait longtemps. Ici, tout va bien. Moi, je vais bien. Encore un peu déboussolé, mais ça va. Je ne sais pas exactement par où commencer. C'est difficile. Il y a tellement de choses que je veux dire. Tellement de choses que je veux comprendre. J'ai passé beaucoup de temps à réfléchir à ce que je pourrais dire. Tant de choses. Ça risque d'être un peu confus. Désolé. Je vais essayer. Mais la vérité, c'est que j'ai encore du mal à y croire. C'est peut-être pour ça que je ne sais pas par où commencer. J'ai encore du mal à y croire. Je crois que c'est ça. Peut-être que je devrais commencer par là. Il faut bien commencer quelque part. Donc je commence comme ça. Une part de moi n'y croit toujours pas. Quand j'ai appris la nouvelle, je n'y ai pas cru. Quand ils m'ont expliqué, je n'y ai pas cru, je les ai traités de menteurs. Et quand ils m'ont montré, j'ai su, sans aucun doute, que je ne devais pas y croire.

« C'est fabriqué. C'est parfait. C'est trop parfait. L'image lui ressemble trop. Elle a l'air trop réelle. C'est un *fake*. Je sais que c'est faux, parce que c'est impossible. » C'était devant mes yeux, mais ça ne pouvait pas être vrai. « C'est impossible. Si vous devez me montrer des images, c'est que vous mentez. » Je ne comprenais pas comment c'était possible. Ça n'avait pas de sens. Comme je ne comprenais pas, je ne pouvais pas y croire. En même

temps, une autre part de moi voulait y croire. C'était un soulagement. Au moins, j'avais des nouvelles de toi. Je t'avais envoyé tellement de messages sans réponse. Combien de temps sans nouvelles de toi ? Un mois ? Au moins un mois. J'étais inquiet. Je m'inquiète toujours. Je me disais : « C'est encore une de ses phases, elle se plonge dans le silence. J'espère que tout va bien, mais pourquoi ? Pourquoi elle fait ça ? Je vais poser un congé à l'hôpital et je vais aller la chercher. Mais après, elle sera énervée contre moi. Je n'ai même pas le code d'un de ses amis pour prendre de ses nouvelles. Je sais bien qu'elle est adulte, mais elle sait que je m'inquiète. Chaque fois qu'elle fait ça, c'est toujours la même angoisse. Ça lui coûterait quoi de dire que tout va bien ? Une minute pour dire "je vais bien" et voilà, rien de plus. C'est tout ce que je demande, juste une minute, un peu de respect, c'est le minimum, un minimum d'amour. » Ils ont répondu que tu étais en pleine traversée. Que ça allait encore durer cinq mois. Une part de moi voulait y croire, parce que c'était un soulagement. Un soulagement de savoir. Savoir quelque chose. Quoi qu'il en soit. Savoir quelque chose de toi. Mieux vaut avoir de mauvaises nouvelles que pas de nouvelles. Une autre part de moi refusait d'y croire, parce que s'ils me disaient la vérité, c'était encore plus douloureux que de ne rien savoir. Mieux vaut n'avoir aucune nouvelle que de mauvaises nouvelles. Et si c'était la vérité, pourquoi ? Sans comprendre le pourquoi, je ne pouvais pas y croire. Je leur ai dit : « Ce n'est pas vrai. » Ils n'ont pas cherché à me convaincre. Ils m'ont juste dit que je pouvais t'envoyer un message et que tu le recevrais à la fin de la traversée. « Un message ? J'en

peux plus de lui envoyer des messages. » Ils m'ont expliqué que tu étais injoignable pendant la traversée. Je leur ai répondu que je n'enverrai aucun message, parce que ce n'était pas vrai. Ça ne pouvait pas être vrai. « Qu'est-ce que vous me voulez ? Où est ma fille ? Non. Où est-elle réellement ? C'est impossible. Qui êtes-vous ? Pourquoi venir chez moi pour me mentir ? C'est une arnaque ? Où est ma fille ? » Ils étaient très calmes. Ils avaient l'air habitués à ce genre de situation. Ils parlaient lentement, avec des mots choisis, comme s'ils avaient été formés pour ça, comme s'ils suivaient un script appris par cœur. « Vous pourrez lui envoyer un message quand vous voudrez. Vous avez le temps. Nous comprenons que vous ayez besoin de réfléchir. De vous faire à l'idée. Voici les coordonnées et les instructions. C'est l'unique façon de communiquer avec elle. N'hésitez pas à nous contacter si vous avez des questions. Voici notre code. Nous tenons simplement à vous informer qu'elle attend ce message à la fin de la traversée. C'est important pour elle. » Elle attend ? J'étais sur le point de leur dire que c'était absurde. Que si tu avais voulu recevoir un message de ma part, tu m'en aurais parlé avant, tu m'aurais prévenu. Que tout ça n'était qu'un mensonge. J'étais sur le point de le dire. Mais à ce moment-là, j'ai repensé à toutes les fois où j'ai dû annoncer de mauvaises nouvelles à mes patients, ou à leurs familles, à l'hôpital. J'ai repensé à toutes les fois où les gens m'ont répondu : « Ce n'est pas vrai, vous mentez, ce n'est pas possible. » Je me suis demandé si, cette fois, les rôles n'étaient pas inversés. Si je ne me refusais pas à voir l'évidence. Tu étais partie sans prévenir. Alors je suis allé dans le couloir, calmement, j'ai ouvert la porte, j'ai juste

dit : « Merci », et ils sont partis. (*Pause.*) J'ai passé des semaines à réfléchir à ce que je pourrais te dire. Je savais ce que je voulais te dire, mais comment ? Je savais que je voulais te demander : « Pourquoi ? » Mais c'est tout. Juste un mot. Pourquoi ? Pourquoi, répété à l'infini. Pourquoi, pourquoi ? Jour après jour, pourquoi, pourquoi, pourquoi ? Je cherchais mes mots. D'autres mots. Rien. Juste pourquoi, pourquoi, pourquoi, pourquoi ? Et, subitement, ce matin, j'ai repensé à l'été de nos vacances à la plage des Sables rouges. À l'époque, on pouvait encore aller à la mer. Sur certaines plages, c'était encore possible. Tu avais quoi ? Six ? Non. Sept. Je crois que tu avais sept ans. Oui, tu devais avoir sept ans. Je ne sais pas si tu te souviens. On venait juste d'arriver. Première sortie à la plage. Elle était presque déserte. Juste quelques pêcheurs au pied des rochers. À l'époque, ce n'était déjà plus très sûr de manger du poisson venant de la mer. Mais il y en avait encore qui les pêchaient. Ils ne croyaient peut-être pas encore au danger. Ou ils en avaient besoin. Ils préféraient peut-être tomber malades que de n'avoir rien à manger. Il y avait juste ces deux ou trois pêcheurs au loin, sur les rochers. Sinon, la plage était à nous. On venait à peine d'étendre nos serviettes. Toi :

« Je peux aller à l'eau ?

– Je viens avec toi.

– Je veux y aller toute seule.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas, j'ai envie. Je peux ?

– D'accord, mais tu promets de rester par là, où je peux te voir. Avec l'eau jusque-là. Pas plus haut que ça. Compris ?

– Jusque-là ?

– Non, là. »

Et tu es partie. Pendant un moment, tu es restée par là. Avec l'eau aux chevilles. La mer était calme. Quelques vagues, mais tranquille. Je lisais, allongé sur le sable. Toutes les deux lignes, je levais les yeux pour te surveiller. Tout allait bien. Tu ramassais des coquillages. Tu dessinais sur le sable mouillé. L'eau t'arrivait là. Peut-être un peu plus haut. Mais tout était tranquille. Je n'avais pas dû lire plus de trois ou quatre lignes depuis la dernière fois que je t'avais regardée. Peut-être cinq. Le temps de finir un paragraphe. Presque rien. Quand j'ai levé les yeux du bouquin, tu avais de l'eau jusqu'au ventre. Je t'ai appelé : « Là non. Reviens ici. » Tu ne t'es pas retournée. Tu as continué à avancer. À t'éloigner du rivage. « Qu'est-ce que tu fais ? » L'eau t'arrivait déjà à la poitrine. Je me suis levé. « Reviens. Tu entends ? » Tu t'es arrêtée. J'ai compris que tu m'avais entendu. Tu t'es tournée vers moi. L'eau t'arrivait aux épaules. « Tu avais promis de rester au bord de l'eau. » Et tu as répondu :

« C'est toi qui m'as dit : "Tu promets ?" Mais moi, je n'ai rien promis.

– Très drôle. Bon. Allez. C'est bon. Reviens par là. » Je t'ai vue sourire. Tu t'es retournée, très calme, et tu as continué à avancer vers l'horizon. De l'eau jusqu'au cou. Une vague est arrivée, tu as disparu. Quand la vague a éclaté, tu es réapparue. « Qu'est-ce que tu fais ? Reviens ici. C'est dangereux là-bas. » Tu t'es mise à nager. À t'éloigner de plus en plus.